

—Oh ! vous êtes le maître de la situation,—répondit-il d'un ton de soumission ironique,—la volonté de ma nièce et la mienne avaient coutume de n'en faire qu'une. Vous êtes venu vous placer entre Mademoiselle Marguerite et moi ; sa volonté, à présent, est la vôtre. Dans mon pays, nous savons quand nous sommes battus et nous nous rendons alors avec grâce... à de certaines conditions. Revenons à l'exposé de votre fortune.... Ce que je trouve à objecter contre vous, c'est une chose renversante et bien audacieuse pour un homme de ma condition parlant à un homme de la vôtre !

—Quelle est cette chose renversante ?

—Vous m'avez fait l'honneur de me demander la main de ma nièce. Pour le moment... avec l'expression la plus vive de ma reconnaissance et de mes plus profonds respects... je décline cet honneur.

—Pourquoi ?

—Parce que vous n'êtes pas assez riche.

Ainsi qu'Obenreizer l'avait prévu, Vendale demeura frappé de surprise. Il était muet.

—Votre revenu est de quinze cents livres,—poursuivit Obenreizer.—Dans ma misérable patrie, je tomberais à genoux devant ces quinze cents livres, et je m'écrierais que c'est une fortune princière. Mais, dans l'opulente Angleterre, je dis que c'est une modeste indépendance, rien de plus. Peut-être serait-elle suffisante pour une femme de votre rang, qui n'aurait point de préjugés à vaincre ; ce n'est pas assez de moitié pour une femme obscurément née, pour une étrangère qui verrait toute la société en armes contre elle. Dites-moi, Monsieur Vendale, avec vos quinze cents livres, votre femme pourrait-elle avoir une maison dans un quartier à la mode ? Un valet de pied pour ouvrir sa porte ? Un sommelier pour verser le vin à sa table ? Une voiture, des chevaux, et le reste ?... Je vois la réponse sur votre figure, elle me dit : Non.... Très bien. Un mot encore et j'ai fini. Prenez la généralité des Anglaises, vos compatriotes, d'une éducation soignée et d'une grâce accomplie. N'est-il pas vrai qu'à leurs yeux, la dame qui a maison dans un quartier à la mode, valet de pied pour ouvrir sa porte, sommelier pour servir à sa table, voiture à la remise, chevaux à l'écurie, n'est-il pas vrai que cette dame a déjà gagné quatre échelons dans l'estime de ses semblables. Cela n'est-il pas vrai, oui, ou non ?

—Arrivez au but,—dit Vendale ;—vous envisagez tout ceci comme une question d'argent. Quel est votre prix ?

—Le plus bas prix auquel vous puissiez pourvoir votre femme de tous les avantages que je tiens d'énumérer et lui faire monter les quatre échelons dont il s'agit. Doublez votre revenu, monsieur Vendale ; on ne peut vivre à moins en Angleterre. Vous disiez tout à l'heure que vous espériez beaucoup augmenter la valeur de votre maison. A l'œuvre ! Augmentez-la, cette valeur. Je suis bon diable, après tout ! Le jour où vous me prouverez que votre revenu est arrivé au chiffre de trois mille livres, demandez-moi la main de ma nièce : elle est à vous.

—Avez-vous fait part de cet arrangement à mademoiselle Obenreizer ?—fit Vendale.

—Certainement, elle a encore un petit reste d'égards pour moi, monsieur Vendale. Elle accepte mes conditions. En d'autres termes, elle se soumet aux vues de son tuteur, qui la gardera sur le chemin du honneur avec la supériorité d'expérience qu'il a acquise dans la vie.

Puis il se jeta dans un fauteuil ; il était rentré en pleine possession de sa joyeuse humeur. Envisageant la situation, cette fois il s'en croyait bien le maître !

Une franche revendication de ses intérêts, une protestation vive et nette parut à Vendale inutile, au moins, en cet instant. Ou les objections d'Obenreizer étaient le simple résultat de sa manière de voir, ou bien il différerait le mariage dans l'espoir de le rompre avec le temps. Dans cette alternative, Vendale jugea que toute résistance serait vaine. Il n'y avait pas d'autre remède à ce grand malheur que de se rendre en mettant les meilleurs procédés de son côté.

—Je proteste contre les conditions que vous m'imposez, dit-il.

—Naturellement,—fit Obenreizer ;—j'ose dire qu'à votre place je protesterais tout comme vous.

—Et pourtant,—reprit Vendale,—j'accepte votre prix. Va pour trois mille livres. J'espère qu'il me sera permis de voir votre nièce.

—Oh ! oh ! voir ma nièce, c'est-à-dire lui inspirer autant d'impatience de se marier que vous en ressentez vous-même... En supposant que je vous dise : Non, vous cherchiez peut-être à voir Mademoiselle Marguerite sans ma permission.

—Très-résolument.

—Admirable franchise ! voilà encore qui est délicieusement Anglais ! Vous verrez donc Mademoiselle Marguerite... à de certains jours. Faites-moi l'honneur de me rendre visite demain même,—dit Obenreizer,—et nous réglerons cela ensemble. Et prenez donc un grog avant de partir. Non ?... bien... bien... nous réserverons le grog pour le jour où vous aurez vos trois mille livres de revenu et serez près d'être marié... Ah ! quand cela sera-t-il ?

—J'ai fait il y a quelques mois un inventaire de ma maison. Si les espérances que cet inventaire me donne se réalisent, j'aurai doublé mon revenu...

—Et vous serez marié ?—interrompit Obenreizer...

—Et je serai marié dans un an. Bonsoir !

CHAPITRE XII

LE COMPTE DEFRESNIER ET CIE

Lorsque Vendale rentra dans son bureau le lendemain matin, il était dans des dispositions toutes nouvelles. Le jeune homme ne trouvait plus insipide sa routine commerciale du Carrefour des Ecloppés ; Marguerite, désormais, était intéressée dans la maison.

Tout le mouvement qu'y avait produit la mort de Wilding, son associé ayant alors dû procéder à une estimation exacte de la valeur de l'association,—la balance des registres, le compte des dettes, l'inventaire de l'année, tout cela se transformait à présent aux yeux de Vendale en une sorte de machine, une roulette indiquant les chances favorables ou défavorables à son mariage.

Après avoir examiné les résultats que lui présentait son teneur de livres et vérifié les additions et les soustractions faites par ses commis, Vendale tourna son attention vers le département du prochain inventaire, et il envoya aux caves un messenger qui demandait un rapport.

Joey Laddle apparut bientôt. Il passa la tête par la porte entrebâillée du cabinet ; cet empressement donnait à penser que cette matinée avait dû voir quelque événement extraordinaire.

—Qu'y a-t-il ?—demanda Vendale surpris,—quelque mauvaise nouvelle ?

—Je désirerais vous faire observer, mon jeune Monsieur Vendale, que je ne me suis jamais érigé en prophète. Lorsque j'ai dit à Monsieur Wilding, mon pauvre jeune défunt maître, qu'en changeant le nom de la maison, il en avait changé la chance, me suis-je alors posé en prophète ?... Non. Et pourtant tout ce que j'ai dit est-il arrivé ?... Oui.... Du temps de Peblesson Neveu, Monsieur Vendale, on ne sut jamais ce que c'était qu'une erreur commise dans une lettre de consignation... Eh bien, maintenant, en voici une. Je vous prie seulement de remarquer qu'elle est antérieure à la venue de Mademoiselle Marguerite dans cette maison ; donc, il n'en faut point conclure que j'ai eu tort d'annoncer que les chansons de la jolie demoiselle devaient nous ramener la chance...—Lisez ceci, monsieur... Lisez,—reprit-il en indiquant du doigt un passage du rapport.—En vérité, Monsieur George, un devoir impérieux me commande de vous éclairer en ce moment. Lisez.

Vendale lut ce qui suit :—

Note concernant le Champagne Suisse

Une irrégularité a été découverte dans la dernière consignation reçue de la maison Defresnier et Cie.

Vendale s'arrêta et consulta son memorandum.